



Association  
Prix de la Nouvelle  
Francophone Inédite

## Texte de Serge Gouès

### 2<sup>ème</sup> Prix 2024

# *Le bonheur des dames*

Rosas fleurait bon à cette époque-là l'odeur de fin de dictature. Le caudillo allait bientôt partir dans l'année et avec lui les corsets qu'il avait patiemment tissés sur la bouillante Espagne. La Catalogne ne savait pas encore qu'elle allait s'éloigner de la tutelle castillane. Carles Puigdemont allait sur ses treize ans, tout comme moi.

Mon père est un crack en matière de jeux de société, qu'il s'agisse des dames, sa spécialité, mais aussi à la belote. Le soir, à la veillée, quand la télé n'avait pas encore prélevé de taxe sur notre temps de cerveau disponible, on se parlait, on tricotait, on s'invitait entre voisins, on écoutait la radio et on jouait aussi. Mon père était réputé pour être imbattable aux dames, dans son hameau, cinq ou six fermes autour de la métairie où logeait sa famille à l'époque. Et le jour de notre arrivée à Roses (la Catalogne avait déjà gagné la bataille de la langue), après le dessert, il a sorti le plateau de jeu de dames, il voulait jouer avec moi, tout de suite. J'ai accepté sans réfléchir parce que c'était le seul moment où je pouvais l'avoir rien que pour moi.

Notre maison de vacances, prêtée par un ami, est grande et typique de l'Espagne en reconstruction, surtout touristique. La Costa Brava est un gigantesque chantier et rien ne saurait arrêter sa folie « bétonnante ». Cette maison est une exception au tourisme de masse. Le plateau est déjà en place au milieu de la table du jardin, accompagné de ses quarante soldats usés à force de batailles. Mon père, comme un général l'aurait exigé de ses troupes, m'attend, « *assieds-toi, tu prends les noirs* ». N'importe quel père aurait donné gentiment les blancs à sa fille chérie, surtout vu notre différence de niveau ! Le mien, non, il jouait toujours comme si j'étais déjà une adulte, c'était sa façon de voir les choses.

Je ne sais toujours pas pourquoi, cinquante ans après, peut-être était-ce la douce atmosphère tamisée du jardin, mais ce jour-là je décidais de me concentrer vraiment sur mon jeu. Je reconnus une ouverture que mon père avait déjà exécutée. Mais alors qu'à mon jeu mécanique répondait sa maestria, le téléphone sonna. « *Jean, téléphone pour toi !* » cria ma mère. Je ne le revis plus ce jour-là, il partit en effet une heure après pour Toulouse où l'attendaient ses chantiers. Scrupuleusement je notais alors sur un carnet les positions des pions, comme d'habitude.

Trois jours après, il ne fut plus question de jouer aux dames. L'atmosphère était lourde, on parlait peu et même le chien n'aboyait plus au passage de nos voisins. Seule ma mère reprit peu à peu ses activités " programmées " qui comprenaient, tous les jours, à la même heure, pêle-mêle, du tricotage, des parties de rami ou de scrabble avec moi, même si elle perdait systématiquement à ces deux jeux. Ma mère était une incroyable battante et une perdante magnifique à ces jeux !

Mais la partie reprit le lendemain et mon père libéra sa créativité par un procédé de l'échange forcé, pratique très courante dans le jeu de dames, « *pour éclaircir le jeu* », disait-il. Pour les béotiens des dames c'est un peu comme si un propriétaire forestier décidait de ne garder que les arbres les plus solides, les mieux placés, en éliminant les plus fragiles et les plus isolés d'entre eux. Aux dames c'est pareil, sans oublier qu'au départ, contrairement aux échecs, toutes les pièces ont la même valeur, n'acquérant leur puissance de feu que par leur seul placement stratégique sur le damier. Aujourd'hui, fait rare, je réfléchis entre chaque proposition d'échange, je soupèse, comme un maquignon en plein marché, acceptant certaines d'entre elles mais refusant, ô suprême culot, celles qui m'apparaissent comme accessoires. Bien m'en prend puisque, pour la première fois de ma vie, je m'aperçois, à ma grande joie, que ses positions sont à peu près les mêmes que les miennes et, surtout, que j'ai perdu depuis le début le même nombre de pions que lui ! Il voit très bien cette photo de la partie lui-aussi, je le sais grâce à un clignement imperceptible de sa paupière...

Mais contre toute attente, alors que je sens une folle énergie circuler dans mon cerveau, mon père lance un « *ça suffit pour aujourd'hui !* », qui me laisse interdite et orpheline de père. Je réplique toutefois « *Mais Papa, il n'est que 4 heures, on va cuire sur la plage si on part plus tôt que d'habitude !* », lui rappelant au passage sa propre jurisprudence selon laquelle, en Espagne, « *avant 5 heures de l'après-midi, si on va à la plage, on risque d'être brûlés au 2ème degré !* », rappel de la doctrine à laquelle il répond, en vrai juge de cassation « *oui mais aujourd'hui ce n'est pas pareil* », sifflant la fin de l'échange, le petit peuple ne pouvant lutter à armes égales, ah ils sont beaux les Droits de l'Homme et de la Femme d'ailleurs !

Le lendemain, levés tôt lui et moi comme d'habitude, il me dit « *Allez, on s'y remet, on a une bonne heure devant nous, on devrait pouvoir en finir, elle est longue cette partie !* ». Il vient ainsi de prononcer la phrase la plus dense qu'il ne m'ait jamais adressée. Mais je ne sais pas pourquoi cette invitation a le don de m'énerver, pourquoi était-il aussi sûr que cette partie allait vite se terminer ?

Je décide alors, ipso facto, de faire durer cette partie. Je choisis de jouer des coups défensifs, neutres, de petits déplacements anodins, répétitifs, un coup à droite, un coup à gauche, aucune attaque, aucun échange de pions. Mon père, dès la reprise, lance des offensives, monte sur ses grands chevaux, il veut effectivement en finir au plus vite ! Mais devant un adversaire immobile et compact (deux lignes de pions gardent la " frontière ", sans aucun trou, un peu comme en 14-18) je le vois tout à coup indécis. Il manifeste un soupir réprobateur, une de ces marques d'énervement que je connais par ailleurs mais dont je n'avais jamais vu la manifestation en pleine partie. Visiblement il est décontenancé. Surtout il doit réfléchir intensément alors que 30 minutes auparavant il claironnait que la partie allait se terminer en moins d'une heure ! Grave erreur d'appréciation. Non seulement elle est loin de se terminer mais surtout, avec ma stratégie, il est clair que j'ai rajouté à son décompte quelques minutes non prévues. Effectivement, une heure plus tard il me dit « *On arrête* », sans commentaire. Il quitte alors la « table de jeu » dans la foulée, annonçant à la cantonade qu'il sort pour aller acheter des cigarettes, alors qu'il en a en stock.

Je ne me lève pas à sa suite pour une fois mais, au contraire, contemple le plateau. Je regarde l'agencement des pions et reste un certain temps dans cette position extatique jusqu'à ce que ma mère m'appelle « *mais qu'est-ce que tu fais assise là depuis tout à l'heure ?* » et me sorte de ma torpeur méditative. Je me précipite alors dans ma chambre, arrache une page de mon cahier de brouillon et note frénétiquement des idées de stratégie. Pourquoi est-ce que j'éprouve soudain ce besoin, cette urgence ? C'est un tel bonheur de ressentir que j'agis en toute liberté, comme un être doué d'intelligence ! En véritable petite espionne je dissimule alors le précieux papier dans mon cahier de devoirs de vacances Nathan. On ne disait pas Passeport à l'époque

mais Devoirs, tout un symbole quand on y réfléchit : aujourd'hui on voyage dans ses études, avant on faisait ses devoirs...

Tout à coup, je vois une suite de trois coups qui me permettra de gagner deux pions ! Je n'y crois pas, ce doit être un mirage ! Il faut que je valide de visu cette illumination. Alors je reproduis consciencieusement le damier après chacun des coups envisagés: c'est imparable quelle que soit la réplique de mon père ! Il faut qu'on rejoue au plus vite ! Aussitôt la sieste terminée, je me précipite dans sa chambre et hurle « *Papa, vite, il faut jouer !* », « *Quoi ? A quoi il faut jouer ?* » « *Mais à notre partie !* », « *Pourquoi es-tu si pressée ?* », « *Parce que, parce que...* », « *Ah...* » conclut-il. Dix minutes après je jouais mon coup génial car c'était à moi de jouer, deux minutes plus tard je perdais un pion et cinq minutes plus tard encore je ne savais plus quoi faire, moi la stratège vaincue par un charpentier qui avait dû arrêter l'école à douze ans. La suite fut chaotique mais je réussis quand même à sauver les apparences.

Le lendemain je me retrouve de nouveau face à lui, lui qui m'est étranger au point de me demander si un jour je lui ressemblerai, lui dont la main puissante est capable de saisir délicatement l'un de mes pions, comme s'il prélevait son dû, tel un percepteur avec son impôt. Je sais que mon père veut en finir et que, pour cela, il doit me forcer à éclaircir le damier. Je réfléchis et décide, une fois pour toutes, de jouer mon jeu même si je ne suis pas capable de prévoir les coups de mon père. Ce que je vois, là, devant mes yeux, ce ne sont qu'ordre et sérénité chez les blancs, chez moi, des positions d'attente et de repli. Je respecte trop le jeu de mon père, je suis trop dans la réaction ! Je subis ses décisions. Alors oui, il peut tranquillement, en jouant, s'intoxiquer avec ses Gitanes à papier mais sans filtre, puisque son adversaire a, a minima, toujours un tour de retard. Je viens de comprendre en un éclair que j'ai un père pépère quand il joue contre moi. Il fume, il s'amuse. Je ne lui porte jamais un seul coup dangereux. Alors je dois attaquer maintenant, sans attendre.

Il m'est évidemment impossible de me rappeler aujourd'hui du déroulement exact de cette partie. Mais je suis sûre d'une chose, c'est qu'après deux-trois coups initiés par mon changement tactique mon père n'avait pas rallumé de cigarette. Je me rappelle aussi de l'intensité de son regard qui scrutait le damier comme jamais et puis, oui, je me souviens d'un son, une sorte de « *tssttt* », qu'on réalise en détachant les deux lèvres, tout en coinçant la langue entre les dents. Un son d'énervement ? Il réfléchit en tout cas et prend en considération mes positions, c'est déjà une victoire ! Il n'est plus le seul maître du jeu !

Contre toute attente, le soir pendant le dîner, mon père lance à ma mère « *Tu te rends compte, nous en sommes encore à notre première partie de dames !* », rajoutant « *La petite résiste, ah, ah, ah !* ». Vous le croirez ou pas, cette phrase est restée gravée dans ma mémoire, pour la vie. « *La petite résiste* », trois mots seulement mais trois mots qui font mal car aucun n'est exact !!!

Pourquoi ce « *la* » ? Pourquoi pas « *notre* », plus enveloppant, plus intime... Je ne suis pas une chose, sa chose, sa sparring-partner qui perd tout le temps. Ce « *la* » est blessant, il est réservé aux objets, « *la cigarette* », « *la table* », je ne suis qu'un fragment de son dictionnaire. Quant au mot « *petite* », je le prends mal aussi car je serai toujours sa « *petite* » ! Or je suis de la même taille que lui à douze ans. Cette « *petite* » me rabaisse à ma condition d'enfant, à mon rang. J'en ai marre d'être rangée dans des tiroirs : « *petite* », « *gentille* » et pourquoi pas alors « *et toujours battue par son père aux dames* » tant qu'on y est ?

Mais que dire du mot « *résiste* » qui me ramène à mon cours d'Histoire, me plonge dans la guerre avec ces Résistants si courageux ? Mon égo se gonfle, ce « *résiste* » est-il un éloge ? Après tout, les Résistants ont fait beaucoup de mal aux Allemands ! Ou alors cela signifie-t-il qu'une fois ma résistance épuisée je vais finir par céder et perdre ? S'il avait rajouté un « *peut-être même qu'elle va me battre ?* », là oui, j'aurais pu espérer triompher mais ce seul « *résiste* », mot de la fin, n'est guère encourageant.

J'allais oublier le pire ! Ce « ah ah ah » qui ponctue sa brillante saillie ! Un rire insupportable, méprisant. Surtout dans la bouche d'un taiseux qui n'a pas l'habitude de parler pour ne rien dire. Je me sens rabaissée. Ce soir-là je me fais le serment de faire plus que résister et surtout que plus jamais plus jamais personne ne pourra dire une telle chose de moi sans que je réplique. Je sens pousser en moi des forces jusque-là inconnues, de celles qui préparent au bonheur de se voir grandir.

La petite a insisté, la petite a poussé le grand dans ses derniers retranchements. Après une bonne nuit de sommeil je me sens d'attaque et lui propose dès potron-minet de reprendre pour la énième fois notre partie saucissonnée. Et il dit oui, à 7 heures du mat' ! Une heure, une simple petite heure m'aura suffi pour faire avancer mes pions en cadence, dans un ordonnancement tel qu'il ne pouvait s'agir que d'une fille vexée par un père qui a trop parlé. Une heure de pur délice où je l'ai vu un peu perdre pied, accepter des échanges décidés par moi, où je suis allée en dame et où j'ai volé de mes propres ailes sur un damier devenu mon terrain de jeu. A un moment je me prends à observer mon père à la dérobee. Il a la même tête que lorsqu'il évoque ses soucis financiers. Ses yeux balayent le plateau de jeu de haut en bas, de droite à gauche et ne se fixent nulle part. Pour la première fois de ma vie je me sens plus forte que mon père et, au lieu de m'effrayer, ce sentiment me galvanise et me rend sereine, quel bonheur ! Pourtant je devine que tous ces bonheurs qui se suivent en peu de temps peuvent aussi s'annuler rapidement...

Car le paternel est rusé et fier, il ne veut pas me voir triompher si aisément. Alors il abandonne, comme ça, sans prévenir ! Je n'en reviens pas ! Et lui qui disait que « *tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir !* ». Tu parles ! Surtout, il ne dit rien, pas un mot. Il se lève difficilement du banc dont il a la même complexion de pierre. Ses lèvres sont serrées et son front bretonnant semble s'être rétréci. Il ne me regarde pas, il pivote et s'en va. Il ne regagne pas la maison mais sort du jardin, sans se retourner puis disparaît. Je raconte tout à ma mère qui écarquille tellement les yeux qu'elle ressemble à une chouette.

Je reste là, coupée dans ma joie, contemplant les signes de mon triomphe : des soldats fièrement tombés au champ de bataille mais aussi des pions couronnés se prenant pour des Dames, des Générales ! Il ne subsiste plus rien de l'historique de la partie, aucun témoin autres que mon père et moi. A cet instant précis je ne suis même pas capable d'expliquer comment j'ai pu gagner cette partie. Un sentiment de trahison s'insinue peu à peu au plus profond de mon cœur. Un simple mot, « *Félicitations !* » ou deux « *Bravo Nathalie !* » ou je ne sais pas, un trait d'humour « *L'élève a dépassé le maître on dirait !* » ou une promesse « *Tu m'accordes une revanche, hein, d'accord ?* ». Mais un tel silence n'est-il pas le signe d'un déni de la défaite ? Alors je sors moi aussi et à ma mère qui passe par là je lance « *Je sors le chien !* », qui aussitôt la rassure.

Je pars à sa poursuite, aidée par mon fidèle compagnon. Je suis déterminée et Rolf le sait, il le devine à l'allure accélérée que j'imprime à notre marche. A ce moment-là je n'ai aucun doute sur l'issue de la traque, on va retrouver le fuyard ! Las, après une heure et demie de marche intensive sous un soleil de plomb, je décide d'abandonner piteusement les recherches. C'est comme s'il s'était envolé. Cinquante ans après le mystère persiste mais bien entendu je ne lui ai jamais rien demandé. Il est juste revenu cinq heures plus tard, sans mot dire. S'il était encore en vie aujourd'hui il aurait quatre-vingt-dix ans et je lui aurais posé la question... Mais dans ma famille on n'entrait jamais dans ce genre de discussion, ce qui est fait est fait. Surtout, côté sentiment, moins les anciens en montraient et mieux ils se portaient...

---

« *Nathalie, viens voir par ici !* »

Cette phrase, le lendemain, en apparence banale, ne l'est pas du tout ! Je vais cher payer mon crime de lèse-majesté, c'est sûr et certain ! On ne bat pas impunément le champion de mon petit monde sans en payer l'addition ! Et puis ce « *Nathalie* » est le plus terrible de ces 5 mots. Il ne m'appelle en effet jamais par mon prénom sauf pour me réprimander. Le débit est rapide, il n'y a

pas de pause malgré cette virgule imaginaire. Les quatre autres mots sont courts, prononcés d'un seul trait, un impératif comminatoire qui ne souffre d'aucune contestation, suivi d'un infinitif court et intense de la famille des 5 sens. Le « par » est un pont vers le « ici », le « ici » c'est mon père car le chef n'a jamais besoin de donner ses coordonnées GPS pour qu'on lui obéisse, ses subordonnés savent toujours où il est. Dans tous les cas, ce message cache une menace et ne doit, en aucun cas, susciter de réponse de ma part, pas même un timide « *J'arrive !* », car si le chef vous appelle vous y allez, point barre.

Alors je me dirige la tête basse vers le salon où mon père a établi son "QG", privatisant la table basse pour étaler quantité de papiers et de plans ésotériques. De là où je suis, dans ma chambre, je le vois de trois-quarts, de dos. Immédiatement je sens qu'il a l'air soucieux, sa large main posée sur son grand front. Il réfléchit sûrement à la façon dont il va m'annoncer ma punition. Que je regrette déjà nos habituels rendez-vous autour du damier ! Celui-ci a d'ailleurs disparu depuis la veille. Ma mère, sous le prétexte qu'il était recouvert de poussière, l'a en effet escamoté pour éviter sûrement qu'il ne (re)devienne un potentiel sujet de discorde. C'est quand même elle qui connaît le mieux mon père !

Je me dirige le plus lentement possible vers le coin salon, décrivant au passage un large arc de cercle pour retarder l'échéance, mais il m'a vue et me lance de sa puissante voix « *Assieds-toi !* ». Deux mots qui se rajoutent aux cinq autres pour former une chaîne, une vraie, qui m'enserme et me cloue sur place. Je m'assois, je ne le regarde pas. Il ne dit rien... Dix secondes s'écoulent mais elles en valent cent. Qu'est-ce que je fais là... Il ne dit rien... jusqu'à ce que...  
« *Bon, voilà, je t'explique. J'ai un client potentiel qui est intéressé par mon savoir-faire en matière de charpente traditionnelle... Ça t'intéresserait de m'aider à faire les calculs ?* »

J'ai timidement dit « *oui* », sans réfléchir, mais j'ai regretté aussitôt, sentant instantanément que je venais de signer là mon départ définitif du monde de l'enfance.